BILAN. Objectif atteint pour le 67ème Gstaad Menuhin Festival & Academy 2023

Objet d'un audit 2022 pour sa décarbonation d'ici 2025 [neutralité carbone], le premier festival estival en Suisse a démontré clairement sa conscience écologique dans ses choix de fonctionnement et aussi dans les programmes affichés. La tente de Gstaad a acueilli ce samedi 2 sept, son grand concert de clôture, feu d'artifice final réunissant dans les 2 concertos pour piano de Ravel, une distribution alléchante : la pianiste Yuja Wang avec l'Orchestre Philharmonique de Radio France sous la direction du jeune finlandais Tarmo Peltokoski [en couplage les Tableaux d'une exposition de Moussorgski, saisissante fresque orchestrale sublimée par l'orchestration de… Ravel].

Au total, **7 semaines où 26.800 festivaliers** sont venus sous la Tente de Gstaad et dans les églises de la région du Saanenland [Canton de Berne], assister à plus de 60 concerts et 4 cours de maîtres de haut vol. Avec aussi l'offre destinée aux enfants et aux familles ainsi qu'aux musiciens amateurs.

Avec son cycle « Changement » ,
sa série « Music for the Planet » ,
le Gstaad Menuhin festival
engage et réussit son virage écologique





Outre la résidence du pianiste suisse **Francesco Piemontesi** [en ouverture du Festival, en solo, en duo avec Sol Gabetta, en trio et en concerto avec le Freiburger Barockorchester ; outre la présence de nombreuses stars qui font aussi l'affiche de l'événement, c'est essentiellement l'élaboration d'un fil rouge désormais axé sur la clairvoyance et l'engagement qui singularise tout le cycle musical et artistique.

FESTIVAL ENGAGÉ

Ainsi se précise une conscience explicite des enjeux écologiques, un appel à sanctuariser et préserver les ressources naturelles de la planète, tel que l'a déjà proclamé le fondateur du Festival Yehudi Menuhin.

popCe changement de cap, cette métamorphose débute ainsi en 2023 avec le thème « Humilité ». Il se poursuivra d'autant mieux d'ici l'été 2025, sous l'angle de 2 nouveaux thèmes fédérateurs : « transformation » [été 2024], puis

« migration » [été 2025]. Un processus appelé « changement » par **Christoph Müller, directeur artistique du Festival** qui inscrit ainsi l'événement dans une réflexion critique et de plus en plus responsable face aux défis actuels.



Pour s'en convaincre, le Festival 2023 proposait plusieurs programmes en résonance avec l'état actuel de la planète. Soit une célébration de la nature, aussi sublime que fragile, telle qu'elle doit être préservée [ainsi Giovanni Antonini à la tête du Chœur du Bayerischer Rundfunk pour une « Création » de Haydn, d'anthologie] ; soit un cycle particulier [3 concerts] exhortant l'audience à l'action en représentant concrètement la menace générale et les cataclysmes à répétition qui frappent déjà notre planète, la faune et la flore : en cela le concert Les Adieux du 5 août dernier était éloquent, bouleversant même les habitudes pour un concert classique ; ainsi la violoniste **Patricia Kopatchinskaja** recontextualisait

la Pastorale de Beethoven, en un manifeste militant à la fois poétique et révélateur, agissant pour la préservation des paysages et des forêts comme de toutes les espèces animales. Au défi de son propre fonctionnement, moins producteur de carbone, le Gstaad Menuhin Festival ajoute d'autres étapes dans son parcours qui a valeur d'exemple : il s'engage aussi pour une nouvelle scène, dans de nouvelles formes de spectacles, [plus performances que concerts], où le classique repensé produit des confrontations de genres et de registres, des assemblages inédits où la création vidéo et une nouvelle dramaturgie, font sens. C'était évidemment le cas avec **le programme » les Adieux** ». Souhaitons que Patricia KOPATCHINSKAJA, invitée ainsi à créer ainsi de nouveaux spectacles aussi oniriques que dénonciateur, relève le défi de ce nouveau cycle intitulé « Music for the Planet », avec la même clairvoyante intensité en 2024 puis 2025.



CONSTELLATION DE STARS

En 2023, les festivaliers du Gstaad Menuhin Festival ont pu aussi écouté de nombreuses vedette de la planète classique qui font de l'événement estival aussi, un grand moment sensible et diversifié : les pianistes Maria João Pires, Bruce Liu et Fazil Say sans omettre, Mitsuko Uchida, Sir András Schiff, Alexandre Kantorow,…

Très applaudis aussi la trompettiste Lucienne Renaudin Vary…) ; la pianiste Alexandra Dovgan à qui fut remis le Prix Olivier Berggruen 2023 ; la «Tosca» de Puccini en version semi-scénique avec Sonya Yoncheva [qui l'avait chanté quelques jours auparavant aux arènes de Vérone], Riccardo Massi et Erwin Schrott ; les grands concerts symphoniques sous la tente : la soirée 100% Brahms avec Lahav Shani et le Philharmonique d'Israël, Jaap van Zweden et le Gstaad Festival Orchestra, dans la symphonie n°2 dite «Résurrection» de Mahler, puis la Neuvième de Chostakovitch.

STREAMING



Le festival est aussi une académie qui propose des formations musicales et artistiques au plus haut niveau, comme c'est le cas de sa fameuse académie de direction d'orchestre / conducting academy dont l'équipe pédagogique, cette année s'est étoffée, comprenant les fidèles Jaap van Zweden, Johannes Schlaefli et – pour la première fois en 2023 – **Mirga Gražinytė-Tyla.** Les étapes et sessions formatrices et le concert final où le meilleur élève est récompensé en recevant le prix Neeme Jarvi, sont visionables

sur la plate-forme numérique du Gstad festival : le Gstaad digital festival [canal vidéo en pleine expansion : la Gstaad Digital Conducting Academy].
La Gstaad Conducting Academy a couronné le 17 août 2023, 3 baguettes prometteuse : Yukuang Jin, Anna Sułkowska-Migoń et Aurel Dawidiuk.

VOTEZ POUR LES JEUNES ÉTOILES
Également accessible en streaming sur le Gstaad digital feqtival, les concerts des «Jeunes Étoile» : tremplin réservé aux jeunes instrumentistes, capté chaque samedi dans la chapelle de Gstaad et diffusé le lundi suivant. Actuellement et **jusqu'au 21 septembre, votez pour l'une des 6 Jeunes Étoiles 2023** [sur la plateforme Gstaad Digital Festival] – l'artiste le plus plébiscité sera programmé lors d'un concert du soir au Gstaad MENUHIN Festival 2024.

La plateforme digitale » Gstaad digital festival » a été lancée en 2017 dans le but de revivre les meilleurs moments de la manifestation – publiés régulièrement l'année suivante – mais aussi de rendre accessible celle-ci à une plus large public.

Édition 2024

2024: Changement II – «Transformation»
Le 68e Gstaad Menuhin Festival & Academy se tiendra **du 12 juillet au 31 août 2024**. L' exploration du changement initiée en 2023 se pourquit en se penchant sur la notion de «Transformation»– » dans tous les sens du terme: politique (révolution!), économique, sociétale, climatique, technologique… –dans les registres à la fois de la

transcendance, de la transmission et du développement de nouvelles formes de concerts et de programmes –, avec à la clé le retour de Patricia Kopatchinskaja en compagnie des nouveaux programmes («Music for the Planet», présentés en création mondiale). Sont annoncés aussi en 2024 : Jonas Kaufmann, Julia Fischer, Hélène Grimaud, Janine Jansen, Bertrand Chamayou, Vilde Frang, Sir Antonio Pappano à la tête du LSO….

Plus d'information, prochaine ouverture de la billetterie, à suivre.

Gstaad Menuhin Festival & Academy
Dorfstrasse 60
Postfach – CH-3792 Saanen
Tél +41 33 748 83 38
info@gstaadmenuhinfestival.ch

gstaadmenuhinfestival.ch
gstaadfestivalorchestra.ch
gstaadacademy.ch
gstaaddigitalfestival.ch



ENTRETIEN avec Maurice Xiberras / Opéra de Marseille à propos de la nouvelle saison 2023 – 2024 de l'Opéra de Marseille

CLASSIQUENEWS : Qu'est ce qui rend votre nouvelle saison à la fois, cohérente et aussi spécifique ?

MAURICE XIBERRAS : Ce qui rend cette nouvelle saison 2023 2024 singulière et riche, c'est son éclectisme ; chaque saison,

nous veillons particulièrement à respecter le goût de notre public. Celui-ci est en cela authentiquement méditerranéen : il aime les grandes et belles voix, dans des mises en scène ni trop modernes ni trop décalées.

La cohérence et l'unité sont assurés par le souci d'équilibre; chaque saison je veille à proposer de la musique contemporaine, du grand répertoire (Verdi évidemment), mais aussi chaque saison un opéra de Mozart. Place est accordée aux raretés et à l'opéra français ; ainsi nous ouvrons la nouvelle saison 2023 – 2024, avec Meyerbeer dont les Huguenots avaient fermé la saison passée; jouer aujourd'hui L'Africaine est un défi. Notre spécificité tient aussi au fait que l'Opéra de Marseille dispose d'une seconde salle (l'Odéon), laquelle affiche traditionnellement des opérettes, soit 7 à 8 productions par saison ; c'est une spécificité marseillaise qui complète comme nul par ailleurs, la saison lyrique de l'Opéra.

CLASSIQUENEWS : Quels seraient les « plus » de cette saison, les productions emblématiques de la maison ?

MAURICE XIBERAS : Évidemment l'Africaine de Meyerbeer, véritable rareté française dans le genre grand opéra ; cette nouvelle production sera d'autant plus attendue que nous avons clôturé la saison passée avec un autre grand opéra de Meyerbeer, « Les Huguenots » : un ouvrage à grand spectacle qui réclame une distribution solide, des chœurs impeccables, un orchestre idem. « L'Africaine » a une histoire particulière avec l'Opéra de Marseille car c'est au cours de la dernière production de l'ouvrage en 1917, qu'un incendie a ravagé le théâtre. Comme pour les Huguenots, nous avons la chance de disposer d'excellentes voix qui permettent de produire aujourd'hui de tels ouvrages. Ainsi entre autres Karine Deshayes ou Jérôme Bouteiller qui faisaient partie des Huguenots, cette nouvelle production est très prometteuse.

Autre singularité cette saison, l'opéra méconnu de Maurice Ohana, « L'Autodafé » , grande fresque lyrique que j'avais remarquée à Lyon, dirigé alors par Louis Erlo, que nous proposons en forme oratorio, réalisée par Musicatreize, Rolland Hayrabedian. Le sujet très sensible parle toujours à notre actualité : le fanatisme politique et religieux qui est évoqué à différentes époques, à travers les siècles. L'écriture est particulièrement soignée, dramatique, riche en innovations, en particulier pour le chœur ; l'orchestration intègre une bande magnétique, une guitare électrique. C'est une œuvre forte à (re)découvrir absolument.

CLASSIQUENEWS : quelles sont les ressources propres à l'Opéra de Marseille et qui lui assurent sa singularité artistique ?

MAURICE XIBERAS : L'Opéra de Marseille dispose d'un chœur. Il comptait 54 choristes jusqu'en 1990. Aujourd'hui il s'est réduit à 30 permanents, avec des renforts selon les productions. L'Opéra dispose aussi d'un Orchestre Philharmonique de circa 80 instrumentistes que notre chef Lawrence Foster a accompagné pendant plusieurs décennies, œuvrant sans relâche pour atteindre son niveau actuel, le faisant aussi voyager en Europe [entre autres à Amsterdam] et jusqu'en Chine ; réalisant aussi un cycle régulier d'enregistrements (édités chez Pentatone) ; deux nouvelles réalisations sont d'ailleurs programmées cet été : elles vont couronner le travail réalisé avec le maestro.

La nouvelle saison 2023 – 2024 marque un changement de cap car nous accueillons un nouveau directeur musical, Michele Spotti ; la première rencontre décisive s'est produite en 2021 en pleine pandémie quand nous avons produit coûte que coûte Guillaume Tell de Rossini : malgré le contexte contraignant, la complicité avec les musiciens a été immédiate. Michele est un chef lyrique mais aussi symphonique qui permettra aussi outre la saison lyrique proprement dite, de développer notre

cycle de concerts purement symphoniques [environ 10 programmes en moyenne chaque saison].

Son arrivée permettra de renouveler l'offre musicale en intégrant davantage ce que nos publics apprécient à Marseille, comme le hip hop par exemple.

CLASSIQUENEWS : Avec le temps, de saison en saison, avez-vous accompagné certains artistes sur la durée, en permettant un travail d'approfondissement sur le plan artistique ?

MAURICE XIBERAS : J'ai été moi-même chanteur ; je comprends l'évolution, les contraintes, les particularités du chant. Chaque voix évolue, s'épaissit, perd de son étendue, de sa souplesse, dans les aigus, en clarté… Tout cela compte pour le choix de chaque soliste quand au rôle que nous choisissons : est ce le bon moment ? Je m'évertue toujours à mesurer les choix des distributions : que veut le chanteur précisément ? Quel rôle le plus adapté se présente à lui ? Selon quels moyens vocaux ?

Ainsi se sont noués des liens féconds avec Patricia Ciofi, Béatrice Uria-Monzon, Karine Deshayes… Je pense aussi aux débuts à Marseille d'Ermonela Jaho dans Traviata, ceux du tout jeune Stanislas de Barbeyrac ; ainsi avec Jérôme Boutillier ou de Marie-Ange Todorovitch, sans omettre Enea Scala…tous ont à un moment donné, marqué l'histoire de l'Opéra marseillais. Ainsi avec Nicolas Courjal, nous poursuivons un cheminement propre : je lui ai proposé de tenir enfin un premier rôle quand il se cantonnait toujours aux seconds. Nicolas a chanté à Marseille Philippe II dans Don Carlo, puis Méphistophélès dans Faust de Gounod ; il a chanté Marcel des Huguenots… Et s'apprête donc la saison prochaine, à assumer une nouvelle prise de rôle, non des moindres : le rôle-titre du Don Quichotte de Massenet.

Actuellement Karine Deshayes réalise un parcours passionnant à

Marseille. Elle a chanté pour nous La reine de Saba de Gounod ; Valentine des Huguenots la saison dernière… Elle sera donc L'Africaine en octobre prochain. Un nouveau défi prometteur.

Lien vers critique Les Huguneots avec Karine Deshayes :

> *CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, opéra municipal, le 6 juin 2023. MEYERBEER : Les Huguenots. E. Scala, K. Deshayes, N. Courjal… L. Désiré / J. M. Pérez-Sierra.*

---

5 événements de la saison 23 / 24
de l'Opéra de MARSEILLE

Parcourons ensemble les 5 productions « événements » de cette saison 2023 / 2024. Pouvez-vous préciser pour chacune ce qui en fait un temps fort à ne pas manquer ?

1
L'AFRICAINE… C'est un ouvrage historique dans lequel Karine Desayes va réaliser une nouvelle prise de rôle aussi écrasante que prometteuse car tous les airs de Selica, sont bouleversants. Des voix inoubliables avant elle ont marqué l'interprétation du personnage : de Montserrat Caballé à Grace Bumbry… Les airs de Vasco de Gama dont est éprise Selica sont plus connus. Jérôme Bouteiller devrait préserver le relief de cet autre rôle passionnant. La partie dédiée aux chœurs est aussi remarquable et comme c'est souvent le cas du grand opéra, apporte un souffle et une ampleur dramatique particulière.

Souhaitons que la réussite et le succès qui ont accompagné le

précédent Meyerbeer [Les Huguenots] se renouvellent à Marseille avec cette Africaine.

2
ATTILA
Présenté en version de concert, cet opéra de Verdi a tout pour plaire au public : il compte de nombreux airs patriotiques et nécessite de grandes et belles voix dont celle attendue de Csilla Boross (Odabella) qui fut notre Abigail dans le Nabucco de la saison passée.

3
DON QUICHOTTE
L'Opéra de Marseille a le souci de présenter chaque saison un ouvrage français. Jules Massenet a composé un ouvrage bouleversant qui s'appuie sur le personnage central, très abouti du Chevalier soldat. Nicolas Courjal avec cette prise de rôle poursuit son parcours avec la complicité du public marseillais. D'autant que c'est pour lui le bon moment : il possède la longueur et la largeur vocales, la souplesse et cette intelligibilité exemplaire, qualité de plus en plus rare chez les chanteurs. En outre, son souci des phrasés s'avère tout aussi admirable ; il a été d'abord violoniste ; ceci explique peut être cela.

4
UN BALLO IN MASCHERA
Ce chef d'œuvre de Verdi n'avait pas été produit à Marseille depuis 2008. Nous nous réjouissons de retrouver le ténor Enea Scala dans le rôle principal (Riccardo). D'autant qu'il a pour partenaire, la soprano Marta Torbitoni dans le rôle d'Amelia. Autre prise de rôle très attendue.

5

Le dernier coup de cœur de la saison 2023 2024 est le cycle des **CONCERTS FAMILLE** qui met l'accent sur l'activité et l'identité de notre orchestre philharmonique. C'est une offre spécifique et nouvelle qui devrait séduire un nouveau public ; il s'adresse aux enfants (dès 5 ans), et leurs parents. Chaque concert est programmé en semaine, un jour sans école et propose des œuvres accessibles que le chef explique et présente avant chaque performance.

_____

Enregistrements discographiques (réalisés à l'été 2023)
Les 2 programmes enregistrés fin août chez Pentatone : airs d'opéras et concertos de Martin et Guetti…

Découvrir la nouvelle saison 2023 2024 ici
https://opera.marseille.fr/actualites/nouvelle-saison-20232024

Lien vidéo : **TEASER Opéra de Marseille – Nouvelle saison 2023 – 2024**

RENOUVELLEMENT DES ABONNEMENTS
Du mardi 30 mai au samedi 17 juin 2023

NOUVEAUX ABONNEMENTS
À partir du mardi 20 juin 2023

ACHAT DE PLACES À L'UNITÉ
Mardi 27 juin 2023
Ouverture exceptionnelle des ventes – à partir de 9h – Hall de l'Opéra / Guichet de location de l'Odéon et sur billetterie.marseille.fr

RÉSERVATION / RENSEIGNEMENTS

BILLETTERIE DE L'OPÉRA
Angle place Ernest Reyer / rue Molière, 13001 Marseille
Du mardi au samedi de 9h à 12h30 et de 13h30 à 17h15
04 91 55 11 10 | 04 91 55 20 43

BILLETTERIE DE L'ODÉON
162, la Canebière – 13001 Marseille
Du mardi au samedi de 9h à 12h30 et de 13h30 à 17h15
04 13 94 85 20

CRITIQUE, opéra. LISBONNE (Operafest Lisboa), Jardins du Musée national d'Art Ancien, le 25 août 2023. BIZET : Carmen. C. Moreso, R. Porras Garulo, C. Lujan, A. Bernardo… T. Quito / J. Wierzba.

Pour sa 4ème édition, le **Festival d'Opéra de Lisbonne** (*Operafest Lisboa*) – et son infatigable directrice artistique **Catarina Molder** – ont choisi les « *Des Cieux à l'Enfer* » comme titre (après "*Les Vertiges du Destin*" l'été dernier), en s'appuyant principalement sur le plus célèbre des opéras qu'est ***Carmen*** de Bizet (donné pour cinq représentations du 18 au 25 août), aux côtés du couplé ***Suor Angelica / Rigor Mortis*** (ce second titre étant donné en création mondiale, nous y reviendrons…), et de ***La Flûte enchantée*** de Mozart ces jours-ci (les 2, 3 & 5 septembre).

Des Cieux à l'Enfer au 4ème Festival d'opéra de Lisbonne



Festival de plein air, les soirées se déroulent essentiellement (c'est le cas des quatre titres précités) dans les **Jardins du Musée National d'Art Ancien**, avec une vue imprenable sur le Tage en contrebas et l'immense Pont du 25 avril qui relie les deux rives, au bout duquel se détache l'imposant et célèbre Cristo Rei, frère de celui qui domine le Corcovado à Rio de Janeiro. Si le charme d'une représentation sous les étoiles est indéniable, le lieu ne dispose néanmoins pas de mur(s) pour renvoyer le son, comme à Orange ou à Aix, et à l'instar du Circo Massimo ou des Thermes de Caracalla à Rome, les soirées sont donc sonorisées, un dispositif qui permet également de contrecarrer les bruits du chemin de fer qui passe le long du Tage (sans compter le ballet incessant des avions…). Ce ne sont certes pas les meilleures conditions d'écoute (comment juger de la puissance d'une voix par exemple ?), mais avouons que l'oreille s'y fait vite, d'autant que la dernière soirée du 25 août affichait complet, et que les

dernières chaises disposées dans l'agréable jardin lisboète se trouvent très loin du plateau – une scène au format par ailleurs assez restreint dû aux contraintes du lieu. De même, la fosse d'orchestre s'avère réduite, et c'est une mouture « allégée » de la partition de Bizet, dans un « arrangement » conçu par **Miguel Resende Bastos**, qui est ici donnée.

Innovation de cette nouvelle édition, de nouveaux lieux comme la Cinémathèque de Lisbonne, l'Auditorium d'El Corte Inglés, le Théâtre antique ou le Centre culturel de Belém sont investis pour accueillir toutes les manifestations qui gravitent autour du festival lyrique telles que le concours *Maratona Opera* (6 septembre) qui mettra en vedette des chanteurs portugais dans un répertoire lyrique contemporain, la *Lyric Machine* (les 26 & 27 août) qui a offert des leçons de chants lyrique pour amateurs, ou encore le performeur **Gustavo Sumpta** qui a rendu hommage à la magie du chant humain dans *Occult Forces* (le 1er septembre). Enfin, Des conférences autour de l'opéra et de Maria Callas ainsi qu'un cycle de films musicaux (*La Flûte enchantée* d'Ingmar Bergman, *Os Cannibais* de Manoel de Oliveira et le documentaire de Tom Volf sur Maria Callas) complètent l'offre du festival lisboète qui monte ainsi indubitablement en puissance, et **qui s'achèvera le 9 septembre par une *Operatic Rave*** dans les jardins du Musée d'Art Antique.



Quant à *Carmen*, la production a eu la chance de pouvoir compter sur la mezzo portugaise **Catia Moreso**, maintes fois entendue au Teatro de Sao Carlos (l'Opéra de Lisbonne) dont elle fait office de pilier dans son registre vocal – comme en juin dernier dans le rôle d'Azucena du *Trouvère* (où elle a fait sensation). Elle campe une Carmen aguicheuse et parfois même un peu délurée, tandis que la voix possède cette couleur chaude et séduisante qui en fait le sel. Son Don José, le ténor mexicain **Rodrigo Porra Garulo** (en double distribution aux côtés de Leonel Pinheiro) possède un physique flatteur qui sied bien au personnage, et offre une ligne vocale et des phrasés soignés, des aigus fermes, et un investissement dans son personnage qui le fait passer peu à peu du rôle d'anti-héros à celui de véritable protagoniste central du drame. De son côté, le baryton colombien **Christian Lujan** (installé à Lisbonne), qui lui aussi chante régulièrement au Teatro de Sao Carlos voisin, aborde Escamillo avec une dégaine séduisante et

une voix magnifiquement timbrée, aux intonations toujours justes. Sans déméríter, la Micaëla d'**Alexandra Bernardo** ne se situe pas sur les mêmes hauteurs, la voix manquant d'ampleur tandis que son personnage renvoie à cette ennuyeuse petite oie blanche d'un autre temps… Les *comprimari* convainquent également : **Ricardo Rebelo Silva**, en Zuniga, a le verbe haut et un mordant vocal idoine, **Tiago Amado Gomes** et **Joao Barbas** forment un impeccable duo vocal en Dancaïre et Remendado, alors qu'**Ana Rita Coelho** (Mercedes) et **Filipa Portela** (Frasquita) parviennent à créer, avec des moyens purement musicaux, des personnages contrastés et parfaitement cohérents, aussi bien dans le quintette que dans l'air des cartes.

Côté mise en scène, confiée ici à **Tonan Quito**, elle se montre aussi sobre que lisible, l'action étant néanmoins transposée à la fin du XXe siècle (les brigadiers sont ici des flics…). La scénographie de **Pedro Azevedo** se résume à des lamelles de plastiques rouges qui ferment l'espace scénique (au fond), tandis que des fauteuils de plastique rouge également sont disposés en se faisant face ; la couleur rouge associée au drame, à la passion et au sang, mais aussi à Carmen, est ainsi omniprésente ! Plus énigmatiques sont les improbables costumes et maquillages dont sont affublés le chœur féminin, d'un hétéroclite outré. Enfin, sous la battue de **Jan Wierzba**, la trentaine de musiciens qui forme l'**Ensemble MPMP** traduit avec éloquence, malgré leur effectif réduit, le souffle dramatique de la musique de Bizet, sous la direction précise mais impétueuse du chef lusitano-polonais.

CRITIQUE, concert. LISBONNE, Jardins du Musée national d'Art Ancien, le 25 août 2023. BIZET : Carmen. C. Moreso, R. Porras

Garulo, C. Lujan, A. Bernardo… T. Quito / J. Wierzba. Photos (c) Susana Paiva / Operafest Lisboa 2023

VIDEO : Teaser de l’Operafest Lisboa 2023

CRITIQUE opéra. LA CÔTE SAINT-ANDRÉ, les 22 et 23 août 2023. BERLIOZ : Les Troyens. Orchestre révolutionnaire et romantique / Dinis SOUZA

Après le coup d’éclat déconcertant, tout au moins surprenant d’un chef mature et anobli par la feue souveraine Elisabeth II, lequel s’est fendu d’une gifle assénée à l’un des chanteurs de la production, – la basse William Thomas en l’occurrence (Priam / Narbal) ; après la défection assumée par le dit chef (JE Gardiner, confondu en excuses depuis

lors) …. : place à la musique, rien que l'opéra, celui de Berlioz tant attendu à la Côte Saint-André :

… ses fameux et colossaux **Troyens**, ainsi représentés dans une mise en espace, dans sa ville natale, en deux soirées (***La prise de Troie***, puis ***Les Troyens à Carthage***), et dès le 1er soir, à la fin de la première partie dirigée par le chef assistant désigné, le très valeureux portugais **Dinis Sousa**. Ainsi en sera-t-il pour la suite de la tournée à Salzbourg (le 26 août), Versailles (le 29), Berlin (1er sept), Londres (BBC Proms, le 3 sept).

A situation exceptionnelle, au pied d'une montagne opératique réputée quasi insurmontable pour ses difficultés de mise en place en raison du nombre des personnages, de l'importance du chœur, le jeune chef aura relevé les défis avec un aplomb remarquable.

Le travail de l'orchestre prend la vedette, insufflant des couleurs et un miroitement sonore remarquable caractérisant chaque séquence avec une intensité, des effets de timbres, précis, mordants, des accents qui revivifient l'ensemble de l'action et des enjeux. La Prise de Troie est un immense cri collectif, celui des assiégés, entre terreur et abomination. Carthage, un enlacement amoureux dont on savoure chaque évocation sentimentale ; les deux parties composant un vaste tableau dont l'acuité expressive n'atteint jamais la beauté saisissante du son global. Voilà qui accrédite encore et encore l'avantage indiscutable des instruments d'époque, d'autant plus pour des partitions aussi spectaculaire où l'on confond ailleurs le nombre et l'épaisseur ; ici, l'éclat de l'orchestration, la tapisserie somptueuse des timbres d'un Berlioz qui connaît le traité de Rameau se dévoile dans la transparence et le détail. La lecture reste foisonnante et analytique : une gageure, réalisée avec un tact sûr. Même enthousiasme (et adhésion totale) pour l'articulation et le

mordant dramatique toujours juste du **Monteverdi Choir**, quelque soit la situation et les personnages alors exprimés (troyens, soldats grecs…). La force de l'Iliade, son potentiel dramatique autant que psychologique se révèlent ainsi et l'on comprend désormais pourquoi Berlioz fut à ce point saisi par l'Histoire Antique, ses situations spectaculaires et exacerbées, ses héros sublimes…

Et les solistes ? Avouons notre déception pour **la Cassandre d'Alice Coote** : voix (trop) ample et profonde voire lugubre ; français correct, mais le jeu et le caractère ne correspondent pas à la jeune fille de Priam, aux visions terrifiantes; qui exhorte son peuple mais en vain ; hélas, **Lionel Lhote fait un Chorèbe schématique** lui aussi (d'autant plus décevant ici, qu'il est est central dans la première partie) ; étrangement il émet un français confus et épais, sans relief ni rebond. De même pour **la Didon de Paula Murrihy**, souvent dépassée par les défis du personnage de la Reine de Carthage et dont le français approximatif empêche la lisibilité et la compréhension des enjeux du rôle. Dommage. En revanche, c'est conforme à sa réputation que **Michael Spyres incarne un Enée aux dimensions du héros** : guerrier, résilient, amant de Didon mais inflexible quand à son devoir : il fondera Rome en quittant la souveraine carthaginoise. Le destin avant l'amour. Déjà associé et pilier de la version de John Nelson (Strasbourg, 2017), le chanteur maîtrise le parcours dramatique du personnage ; il possède la droiture de cette trajectoire (plus héroïque que pathétique), et malgré parfois des déficiences dans l'articulation et des aigus tirés, le ténor tire lui aussi avec l'orchestre et le chœur, son épingle du jeu. Parmi les autres solistes, se distingue nettement le sens de la diction de **Beth Taylor** (Anna) et de **Laurence Kilsby** (soliste sortant du chœur), le relief d'**Alex Rosen** (Hector), la vivacité amusée d'**Adèle Charvet** (rafraîchissant Ascagne)…

La proposition s'inscrit dans une longue tradition britannique qui mieux qu'en France, a su mesurer très vite, comprendre et

défendre le génie du théâtre berliozien (comme les allemands à Bade et Karlsruhe). En cela, la version de Colin Davis (1969, Decca) demeure une référence sur le plan vocal ; Saluons l'initiative du Festival Berlioz de la Côte Saint-André de nous offrir cette nouvelle lecture. Laquelle vaut davantage pour l'impeccable tenue des instrumentistes et du chœur. Le plateau pâtit de l'insuffisance des rôles écrasants, centraux de Cassandre puis de Didon ; et du déséquilibre qu'elle induit immanquablement. Reste à souhaiter que les défauts des 22 et 23 août derniers, s'estompent en cours de tournée, de Salzbourg à Berlin.

_____

CRITIQUE opéra. LA CÔTE SAINT-ANDRÉ, Festival Berlioz, Château Louis XI, les 22 et 23 août 2023. BERLIOZ : Les Troyens. Dinis SOUZA – Photo © B Moussier / Festival Côte Saint-André 2023

Cassandre, Alice Coote
Didon, Paula Murrihy
Enée, Michael Spyres
Chorèbe & Sentinelle I : Lionel Lhote
Anna : Beth Taylor
Priam & Narbal, William Thomas
Panthée, Ashley Riches
Hylas & Iopas, Laurence Kilsby
Ascagne, Adèle Charvet
Hector & Sentinelle II, Alex Rosen
Hécube, Rebecca Evans

Orchestre Romantique et Révolutionnaire
Monteverdi Choir Dinis Sousa, direction



approfondir

LIRE aussi notre **critique du CD Les Troyens par John Nelson** (4 cd Erato – Strasbourg, avril 2017) / CLIC de CLASSIQUENEWS : https://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-berlioz-les-troyens-john-nelson-4-cd-1-dvd-erato-enregistre-en-avril-2017-a-strasbourg/

CRITIQUE, opéra. SALZBOURG, le 13 août 2023. MARTINU : the Greek Passion / La Passion grecque. Maxime Pascal / Simon Stone

Salzbourg 2023 a eu le nez fin et la vision juste pour choisir d'exhumer ainsi l'ultime opéra de **Martinu** (création posthume à Zurich en 1961) : « **La Passion grecque** » (d'après le roman de Níkos Kazantzákis, fameux pour *Zorba le Grec*) est une rareté absolue dont l'acuité dramatique, les sujets, les thèmes sous jacents font écho à notre actualité migratoire (que le metteur en scène **Simon Stone** exploite habilement). Musicalement, les **Wiener Philharmoniker** sous la direction de **Maxime Pascal** s'avèrent percutants.

Les villageois de l'Attique profonde se préparent pour la Semaine Sainte : dirigés par le pope Grigoris, chacun doit tenir un rôle dans le Mystère de la Résurrection qui sera représenté … mais des réfugiés guidés par le prêtre Fotis, se présentent chassés de Turquie ; le pope inflexible ordonne qu'on les chasse car ils pourraient transmettre le choléra !

A travers le personnage qu'il doit incarner, confronté à une situation dramatique et tragique, chacun se dévoile : la veuve Katerina qui joue Marie-Madeleine soignent les opprimés (somptueuse **Sara Jakubiak** douée d'une présence sensuelle intense), comme surtout Manolios (solaire et très engagé **Sebastian Kholhepp)** qui incarnant Jésus et secourant les migrants, sera tué par Panais (lequel velléitaire au début avait refusé de jouer Judas : **Julian Hubbard tout aussi**

crédible). Saluons aussi l'impeccable Yannakos de **Charles Workman** (précis, articulé, très juste) ;

Sur scène, le Mystère se réalise au delà du prétexte initial. La force du drame de Martinu joue des registres simultanés, dans l'action : strates dramatiques qui renforcent et exacerbent puis libèrent aspirations et natures ; dans l'écriture musicale, chants orthodoxes, et motifs tchèques portés par une prosodie précise et souple. Le geste clair, affûté du chef français rétablit l'originalité et la violence du sujet comme les accents très subtils d'une musique nerveuse et contrastée. Les chœurs (des réfugiés et des villageois / Choeurs de l'Opéra de Vienne et Maîtrise du Festival) attisent la charge fraternelle et sociétale des situations.

On aurait imaginé exploitation plus évidente et générale du Manège des rochers, ses galeries à arcades si graphiques et suggestives : seul un niveau est utilisé pour les migrants écartés, exilés, tenus à distance. Mais Simon Stone, maître des mouvement de foules, sait exprimer la complexité du sujet des migrants, particulièrement aigu aujourd'hui : l'inscription « refugees out », puis le sang maculant le sol en fin d'action en disent assez sur la tragédie contemporaine qui est loin de s'amenuiser. L'approche intelligente, épurée, débarrassée des fatras confus habituels sert idéalement la justesse du sujet. De quoi réhabiliter une partition méconnue de Martinu. Mémorable.



CRITIQUE, opéra. SALZBOURG, Felsenreitschule (Manège des rochers), le 18 août 2023. MARTINU : *La Passion grecque. Maxime Pascal, direction / Simon Stone, mise en scène.*

Opéra en 4 actes (création 1961)

Libretto de Bohuslav Martinů d'après le Roman « La Passion du Christ » de Nikos Kazantzakis / Crédit photo : SF/Monika Rittershaus – à l'affiche du Festival de Salzbourg 2023 du 13 au 27 août 2023 : dernière, le 27 août 2023 – **PLUS D'INFOS**, teaser sur le site du Festival de Salzbourg 2023 : https://www.salzburgerfestspiele.at/p/the-greek-passion-2023

CRITIQUE, streaming opéra. VÉRONE, PUCCINI : TOSCA. Sonya Yoncheva, Vittorio Grigolo, août 2023 (ARTEconcert)

Dramatisme incandescent et comme souvent, par le génie de Puccini, cinématographique. Pour les deux solistes, Roman Burdenko et la diva Sonya Yoncheva ; pour la baguette électrique du chef : un grand moment lyrique à mettre au crédit des Arènes de Vérone 2023 d'autant plus opportun pour son centenaire.

Au début, reconnaissons le peu d'enthousiasme face à la mise en scène historiciste, certes respectueuse du livret (Rome, 1800), dominée par une tête colossale (l'ange du Château San'Angelo ?)… on oubliera vite le Sacristain vibré, épais, caricatural ;même le ténor Vittorio Grigòlo qui campe Mario Cavadarosi le peintre, semble affaibli, aux phrases à peine tenues, qui s'effilochent dans un vibrato étouffé, instable, en manque d'intensité comme de soutien ; la voix n'est pas à l'aise, tirée, tendue, et l'émission fatiguée ; au III,

l’interprète en fait trop, assénant des fins de phrases appuyées à l’excès. Idem pour le fuyard Angelotti flanqué d’une perruque et son bandeau ensanglanté qui reste schématique ; l’immensité des arènes ne favoriserait-elle que la puissance à l’instar de toute nuance ? Dans une scène aux accessoires et décors confus, la direction d’acteur n’est guère précise.

Même quand paraît jalouse et suspicieuse, Tosca, le jeu s’agite (sous son voile pseudo vaporeux / avec une perruque elle aussi superphétatoire !). Heureusement le chant de la diva, lui, reste direct, sans fioritures ; d’une opulence et d’une clarté … envoûtantes ; medium comme aigu faciles ; style et sensualité à fleur de peau, Sonya Yoncheva éblouit l’immense scène par son incarnation toute en souplesse et finesse. Avec l’intensité tragique et réaliste qui se précisent au II, semble naturel au III. Et tout du long une expressivité ardente qui est une alliance personnelle entre sensualité et intensité, failles et passion.
Difficile de demander davantage de la part de la diva qui doit aussi agir et calibrer sa projection dans l’immensité et dans le plein air des Arènes véronaises.
A son arrivée Scarpia remet de l’ordre et du respect dans l’église devenue une foire déchainée, indécente : le baryton Roman Burdenko ne manque pas de puissance glaciale ni d’abattage comme d’autorité (son solo à la fin du II où dans le sanctuaire, le préfet sadique rêve de conquérir celle qu’il convoite…) est captivant car le chanteur est aussi un acteur habité par son texte. A l’heure où la France de Voltaire et de Bonaparte insuffle aux républicains (Cavaradosi et Angelotti), une volonté séditieuse, Scarpia, en brute monarchiste et autoritaire voire despotique, se montre un jaloux manipulateur, épris de la cantatrice, prêt à la conduire dans ses filets, pourvu qu’il la possédât.

De toute évidence passionnantes, les confrontations au I (manipulation de la Tosca amoureuse fragile et passionnée à la

fois) ; puis au II (scène de possession par Scarpia finalement assassiné par Tosca), entre les deux protagonistes, soprano / baryton, dont Puccini fait un théâtre psychologique et symphonique de premier plan, auquel les deux solistes apportent leur éclairage individuel souvent très juste.
Au II, justement, le trio ardent, dramatique quand Scarpia torture Cavaradossi ; quand Floria en panique donne le secret de la cache du fuyard ; quand les monarchistes apprennent la victoire de Bonaparte à Marengo, les 3 profils gagnent un relief assez saisissant (y compris les sons effilochés criés de Grigolo, parfaits ici pour un prisonnier supplicié mais combatif et revêche).

Sous la baguette nerveuse, nuancée de Francesco Ivan Ciampa, un duo au sommet : Sonya Yoncheva / Roman Burdenko (Flora Tosca / baron Scarpia)



C’est un jeu réaliste et précis qui occupe tout l’espace véronais. Moment de haute intensité qui prélude ensuite au duo Tosca / Scarpia, scène passionnante et théâtrale que Puccini sait sublimer par une musique millimétrée. Surgit alors la prière de Tosca martyrisée, instant détaché de l’action « Vissi d’arte, vissi d’amore / J’ai vécu d’art et d’amour », dernière supplique à la Vierge avant de commettre son acte pourtant libérateur. Le métal du timbre à la fois clair et charnel, idéalement en situation, affirme une Tosca de première classe (si ce n’est des aigus parfois menacés par un vibrato malcontrôlé). Mais la sensibilité et le style, l’intensité du chant sont indiscutables. Dévoilant peu à peu ce que Scarpia aura suscité chez la cantatrice de la Reine, une bête fauve, une amoureuse trahie et d’autant plus féline… au baiser rebelle, fatal, définitif.

En fosse, dans l’ample temple lyrique à ciel ouvert des Arènes de Vérone (riche en tableaux spectaculaires dont le final

éclésiastique du I avec son armée d'évêques dans la lumière), le chef dirige avec fougue, énergie mais aussi détails ; un mixte qui enveloppe et porte bien le chant ; sa baguette allante et directive a l'argument de l'efficacité. De quoi chauffer à blanc, nombre de tableaux et scènes dramatiques, dont évidemment la fin du II, la tentative de soumission par Scarpia de Tosca et le crime de cette dernière pour s'en défaire… La production méritait de fait d'être captée et diffusée sur ARTEconcert.

REVOIR en REPLAY Tosca sur ARTEconcert jusqu'au 12 nov 2023 : https://www.arte.tv/fr/videos/115586-000-A/tosca-de-giacomo-puccini-avec-sonya-yoncheva/

TOSCA de PUCCINI aux Arènes de Vérone, août 2023 – captation du 10 août 2023 :

Distribution :
Sonya Yoncheva (Floria Tosca)
Carlo Bosi (Spoleta)Giulio Mastrototaro (Il sagrestano)Giorgi Manoshvili (Cesare Angelotti)Roman Burdenko (Il Barone Scarpia)Vittorio Grigòlo (Mario Caravadossi)
Coro e Orchestra dell'Arena di Verona
Direction musicale : Francesco Ivan Ciampa
Scénographie: Hugo de Ana



CRITIQUE, festival. NÎMES, 2èmes Rencontres Musicales de Nîmes (Jardins de la Fontaine), le 22 août 2023. MENDELSSOHN / BEETHOVEN. A.

Kantorow, L. Petrova, A. Pascal, Orchestre National d’Auvergne, J.J. Kantorow (direction)

Après l’éclatant succès de leur première édition, l’an passé, les 2èmes Rencontres Musicales de Nîmes – dont la direction artistique est confiée aux trois jeunes et talentueux musicien que sont Alexandre Kantorow (pianiste), Liya Petrova (violoniste) et Aurélien Pascal (violoncelliste) – célèbrent à nouveau les valeurs que sont la jeunesse, le partage, l’amitié et la découverte en proposant, du 22 au 26 août, une mouture qui s’affirme plus ambitieuse que la première.

Cela se traduit notamment dans un concert d’ouverture de “grand format” (et “sonorisé”) qui mettait à l’affiche l’**Orchestre National d’Auvergne**, dans un lieu aussi emblématique que les magnifiques **Jardins de la Fontaine**, havre de paix et de beauté en plein centre de la Cité antique, cependant écrasé, en ce mardi 22 août, par une chaleur ayant fait grimper le thermomètre à plus de 41 degrés ! C’est donc avec une demi-heure de retard sur l’horaire prévu que le

concert débutera, les 600 spectateurs réunis devant l'estrade n'ayant plus qu'à attendre, comme les artistes, la nuit tombante et la fraîcheur (toute relative ce soir-là !) qui est censée l'accompagner : "*On gagne un degré par demi-heure*" plaisante **Philippe Bernhard**, le directeur général du festival, dans son propos d'avant-concert !

Les Rencontres Musicales de Nîmes ou la musique entre amis…



Et c'est par la fameuse Ouverture *Les Hébrides* de **Félix Mendelssohn** que la soirée débute, une œuvre composée suite à un voyage dans l'archipel des Hébrides, au large de l'Ecosse, en 1829. Ce morceau bénéficie d'un climat envoûtant, recréé dès les premières mesures par l'ONA et le chef français **Jean-**

Jacques Kantorow (le père du jeune pianiste). Mendelssohn toujours ensuite, avec une exécution de la *Symphonie N°4* (dite “Italienne”). Composée en 1833, inspirée d’un séjour en Italie, plusieurs fois révisée, cette symphonie fournit un des plus beaux exemples de la veine rayonnante et brillante des compositions de Mendelssohn. Une légèreté lumineuse, une dentelle orchestrale entachée d’une certaine superficialité insouciante que JJ. Kantorow tempère en alourdissant son interprétation qu’il entoure d’une sombre clarté, plus crépusculaire que rayonnante. Le mouvement initial *Allegro* favorise la dynamique, tout en soulignant les contrastes et les nuances avec des crescendi parfaitement proportionnés. L’*Andante* est mené avec une certaine austérité, et se déploie dans les teintes sombres des bassons et altos, qui rappellent la “*Marche des pèlerins*” dans *Harold en Italie* de Berlioz. Le Menuet suivant regagne un peu de lumière au son chantant des cordes et des bois, dans un style galant qui peu à peu s’assombrit pour s’achever dans un souffle annonçant le “*Nocturne*” du *Songe d’une nuit d’été* du même Mendelssohn. Le *Presto* conclut cette interprétation plus qu’honorablement (surtout au vu des conditions climatiques…) sur une rythmique franche et résolue de *saltarello* et de *tarentelle*, enchevêtrés dans un irrésistible tourbillon.

Après un interminable entracte, avec là-aussi pour objectif de permettre aux artistes de jouer avec le maximum de degrés en moins, on retrouve les trois compères **Alexandre Kantorow, Liya Petrova** et **Aurélien Pascal** pour une exécution du fameux *Triple Concerto* de **Ludwig van Beethoven**, après avoir donné le même concert quelques jours plus tôt aux prestigieux Festivals de la Roque d’Anthéron et de La Chaise-Dieu – avec les même chef et orchestre pour ce qui est du dernier. Kantorow père porte ses trois solistes dans une interprétation alliant grâce et élan : le violon souverain de la violoniste bulgare répond au toucher velouté de Kantorow fils, tandis que le violoncelle d’Aurélien Pascal délivre un *largo* tout en retenue, avant d’introduire l’ultime *rondo* où violon et piano soutiennent et

révèlent toute la finesse et toute la joie présente au cœur de cette superbe partition qui préfère la simplicité au spectaculaire. Plébiscités par un public debout, les trois amis lui offre, en remerciement, d'abord le *Finale*, puis l'*Adagio*, du *Trio opus 1 n°1* pour piano, violon et violoncelle du même Beethoven, pour le plus grand bonheur d'un public visiblement ravi de sa soirée malgré l'étouffante nuit nîmoise !

CRITIQUE, Concert. NÎMES, Jardins de la Fontaine, le 22 août 2023. MENDELSSOHN : Ouverture *Les Hébrides* & *Symphonie n°4* dite "Italienne". BEETHOVEN : *Triple Concerto* pour piano, violon et violoncelle op. 56. A. Kantorow / L. Petrova / A. Pascal / Orchestre National d'Auvergne / JJ. Kantorow. Photos : Rencontres Musicales de Nîmes © Thomas Manillier

VIDEO : A. Kantorow, L. Petrova et A. Pascal jouent le "Triple Concerto" de Beehoven

---

CRITIQUE, opéra. PESARO, le

19 août 2023. ROSSINI : Adelaide di Borgogna. Olga Peretyatko, Varduhi Abrahamyan… Arnaud Bernard

Créé à Rome en déc 1827, ***Adelaide di Borgogna*** ne mérite pas le désintérêt persistant qui l'entâche toujours. Sur fond historique (l'Italie médiévale du Xè), Rossini expéditif mais virtuose, s'y révèle maître du bel canto le plus fin comme le plus enjoué, pétillant et subtil à souhait (l'air d'Adelaide du II reprend le « *Cessa di piu resistere* » du comte Almaviva du Barbier de Séville de 1816). Contre les intrigues de Berengario, Adelaide (veuve de roi Lotario) sollicite l'aide des Germains dont le roi Othon entend rétablir l'ex empire de Charlemagne. En fin d'action, Othon et Adelaide convolent et se marient, faisant de l'ambitieux Berengario, un vassal inféodé.

Nouvelle production d'Adelaide di Borgogna à Pesaro



Evoquant cette Italie politiquement en restructuration, le metteur en scène **Arnaud Bernard** résoud le problème des nombreux sites et lieux de l'intrigue par le truchement d'une troupe de comédiens qui répètent l'histoire d'Adelaide de Bourgogne. A vue, les coulisses où techniciens et acteurs se croisent et se passent les accessoires selon le besoin de chaque situation. Tout est dévoilé aux spectateurs qui savourent tel ou tel signe critique vis à vis de la grande famille théâtrale. On reste relativement séduit par le charme de cette activité, apparemment confuse et virevoltante, mais honnêtement réglée car elle sert toujours l'action.

Le metteur en scène se joue de la double action : action lyrique rossinienne et aussi interaction entre les chanteurs comédiens dont on devine que tel entretient une relation avec telle autre, et vice versa. D'ailleurs au jeu des identités croisées et de la confusion des genres, Adelaide achève l'action de fait par son mariage, mais un mariage à la Sapho, puisque le roi Otton n'est autre qu'une actrice déguisée, qui déploie sa scandaleuse chevelure à la fin, avant de s'enfuir avec la nouvelle « reine des Germains », à la barbe de tous.



Olga Peretyatko fait une Adelaide de charme, convaincante et surtout amusée qui se joue elle aussi du double rôle : jouer et son personnage et l'interprète qui l'incarne, prête à

recueillir toute indication utile du metteur en scène. Le jeu vocal se dépouille à mesure de l'action, trouvant une justesse nouvelle ; ce avec d'autant plus de relief que son partenaire (et complice politique), Ottone brille de la même sincérité et agilité grâce à l'élégance de la mezzo **Varduhi Abrahamyan** à laquelle le souci de l'économie et d'un jeu de plus en plus épuré, profite de bout en bout. Des « méchants », souhaitant soumettre Adelaide, les deux chanteurs, le fils (**René Barbera** / Adalberto) et le père (**Riccardo Fassi** / Berengario) tirent aussi leur épingle par une agilité jamais appuyée. Du Rossini allégé, piquant, et même mordant, comme nous l'attendions.

Au diapason de tempéraments aussi vivaces, le chef, les choeurs et l'orchestre (le **National de la RAI**, partenaire familier du Festival) nous servent un théâtre Rossinien des plus fins. Musicalement fluide et virtuose. Dramatiquement piquant dans ses équivoques idéalement réglées. Nouvelle production pleinement convaincante à inscrire parmi les réussites du « ROF » / Rossini Opera Festiva. Saluons à la direction le tempérament et la maîtrise d'**Enrico Lombardi**, assistant du chef Francesco Lanzillota, empêché au soir de la première.

CRITIQUE, opéra. PESARO, Vitrifrigo Arena, le 16 août 2023. ROSSINI : Adelaide di Borgogna. Olga Peretyatko, Varduhi Abrahamyan… Arnaud Bernard (Nouvelle production) / Photos : Amati-Bacciardi

Mise en scène
Arnaud Bernard

Ottone : Varduhi Abrahamyan
Adelaide : Olga Peretyako
Berengario : Riccardo Fassi
Adelberto : René Barbera
Eurice : Paoloa Leoci
Iroldo : Valery Makarov
Ernesto : Antonio Mandrillo

Chœur du Teatro Ventidio Basso
Orchestre symphonique national de la RAI
Direction musicale : Enrico Lombardi

A l'affiche du ROF 2023, les 13, 16, 19, 22 août 2023

PLUS D'INFOS sur le site du **ROF Rossini Opera Festival / Festival ROSSINI de PESARO 2023** : https://www.rossinioperafestival.it/archivio/anno-2023/

Approfondir : le ROF 2024

Le 45ème ROF aura lieu à Pesaro du 7 au 23 août 2024 alors que la ville natale de Rossini sera capitale de la culture. Pas moins de **5 productions d'opéras** y seront présentées et mises en scène : en ouverture, une nouvelle production de Bianca e Falliero (absent in loco depuis 2005), dirigée par Roberto Abbado (Jean-Louis Grinda, mise en scène) ; suivront une nouvelle production d'Ermione (Michelle Mariotti, direction / Johannes Erath, mise en scène, non présentée depuis 2008) ; ainsi que 2 reprises : *L'equivoco stravagante*,

créé au ROF en 2019 (Moshe Leiser et Patrice Caurier, mise en scène / Michele Spotti, direction), Il *barbiere di Siviglia*, créé au ROF en 2018 (Pier Luigi Pizzi, mise en scène / Lorenzo Passerini, direction). Enfin le ROF 2024 présente en deux dates, *Il viaggio a Reims* pour célébrer le 40ème anniversaire de sa recréation moderne à Pesaro en… 1984 (jeunes élèves de l'Accademia Rossiniana / Alberto Zedda, direction).

CRITIQUE, concert, LA ROQUE D'ANTHERON, le 9 août 2023, H. Dutilleux, P. Schoeller, J. Anderson, L. Petrova, A. Gerhardt, F. Boffard, Sinfonia Varsovia / A. Goulay

Les soirs se suivent et ne se ressemblent pas à **La Roque d'Anthéron**. Hier c'était la folie bruyante d'une soirée Rachmaninov qui avait rempli jusqu'à la gorge la conque, ce soir c'est un public clairsemé et particulièrement attentif. **Florent Boffard**, pianiste et pédagogue anime une série de concerts de musique dite « moderne et contemporaine ». Ce soir à 21 h dans le Parc du Château, le concert a été un grand concert pour la musique tout simplement. En présence de deux compositeurs : **Philippe Schoeller** et **Julian Anderson**, ce qui est historique.

Henri Dutilleux est un compositeur très apprécié qu'il est

inutile de présenter. Il encadre avec deux de ses pièces, les deux compositeurs présents ce soir. « **Hymnus** » **de Philippe Schoeller** mobilise deux groupes d'instruments des bois et des cuivres et le piano y occupe la place centrale. Sous la direction d'**Andrew Gourlay** la pièce nous parle du monde, de ses divisions, de son harmonie aussi. Le chef britannique est d'une précision incroyable et sa gestuelle, dansante, très extraordinaire. La manière dont il sait montrer les audaces de la partition et également dont il clarifie la structure, nous rend compréhensible le discours musical parfois très déstabilisant. C'est une bénédiction, car peu de chefs ont cette envergure. **Florent Boffard**, à qui l'œuvre est dédiée, est très à l'aise avec toutes les possibilités du piano, jusqu'à frapper les cordes à la main. Les deux groupes d'instruments, les bois à gauche et les cuivres à droite, peuvent s'opposer ; faire des ponts entre eux à certains moments. Il arrive que la sonorité d'un bois rencontre exactement ou presque celle d'un cuivre et inversement. C'est virtuose, parfois très beau et toujours très surprenant, renouvelant constamment l'intérêt. Les percussions sont particulièrement porteuses d'émotions. C'est une partition qui s'écoute et se regarde avec autant de bonheur. Le succès public est grand et la satisfaction des interprètes comme du compositeur venu sur scène saluer, également.

Création à La Roque…
Hymnus de Philippe Schoeller
Litanies de Julian Anderson

Ensuite place au Concerto pour violoncelle nommé « **Litanies** » **de Julian Anderson**. Le compositeur présent dans les gradins semble être très ému de réécouter son œuvre. Il faut reconnaître que le jeu d'**Alban Gerhardt** est sidérant. Son engagement dépasse tout ce qui peut s'imaginer. C'est comme si

sa vie en dépendait. Les dialogues avec l'orchestre sont stupéfiants. Là également la vue et l'ouïe sont à la fête. Et toujours cette direction si parfaite du chef. Les musiciens du **Sinfonia Varsovia** sont hyper investis, très concentrés, très virtuoses.
La musique de Dutilleux qui enserre les compositions les plus récentes est d'une grande subtilité et d'une grande délicatesse. Le Mystère de l'instant permet d'entendre tout l'orchestre des cordes depuis des notes à la limites du silence jusqu'à des forte terribles. L'art d'écrire pour les cordes atteint des sommets. Et l'utilisation du cymbalum produit un effet d'une grande étrangeté. C'est dans la pièce finale que la magie sera la plus absolue. Le Nocturne pour violon sur le même accord d'un Henri Dutilleux particulièrement inspiré fait vivre des émotions variées dans une palette de nuances assez extraordinaire. La violoniste **Liya Petrova** est toute grâce et toute beauté ; elle envoûte par la beauté du son, un jeu passionné et d'une virtuosité stupéfiante. L'élégance du geste, son autorité naturelle offrent une interprétation de haut vol. Par sa présence étincelante, Liya Petrova est l'étoile de la nuit. L'orchestre sur le même mode virtuose semble galvanisé par une interprète si brillante. Certes cette musique n'a pas encore le vaste public pour elle. Pourtant la valeur de ses pages va se faire connaître et le Festival International de Piano de la Roque d'Anthéron tient une position courageuse et admirable. Le bonheur partagé entre le public, les musiciens, les compositeurs, a tout pour réjouir les mânes du grand Dutilleux.



_____

CRITIQUE, concert. 43ème Festival international de piano de LA ROQUE D’ANTHÉRON ; Parc du Château de Florans, le 9 août 2023 Henri Dutilleux (1916-2013) : Mystère de l’instant ; Sur le même accord, nocturne pour violon et orchestre ; Philippe Schoeller (né en 1957) : Hymnus, pour piano et ensemble orchestral (création mondiale) ; Julian Anderson (né en 1967) : Litanies, concerto pour violoncelle et orchestre ; Liya Petrova, violon ; Alban Gerhardt, violoncelle ; Florent Boffard, piano ; Sinfonia Varsovia ; Andrew Gourlay, direction. Photo © Valentine Chauvin / La Roque d’Anthéron 2023.

CRITIQUE, concerts, LA ROQUE D'ANTHÉRON, les 7 et 8 août 2023, RACHMANINOV : Concertos pour piano.Kantorow, Gouin, Malofeev, Sinfonia Varsovia, Schokhakimov.

Nous avons pu assister aux deux premiers concerts de l'intégrale des concertos de piano composés par Rachmaninov. Il est passionnant d'entendre trois concertos ou équivalent par trois pianistes aux styles si différents. **Alexandre Kantorow** tout auréolé du succès de sa carte blanche fait salle comble une nouvelle fois. Le premier concerto lui va comme un gant. Avec une assurance confondante il en assume toute la virtuosité en rajoutant continuellement une dimension musicale qui rend son interprétation absolument passionnante. Car Rachmaninov a souffert un temps d'une image de pur technicien aux effets faciles pour le public. Si les thèmes sont toujours immédiatement repérables et sembler faciles il n'en est rien ; ce concerto est très habilement construit. Dès le début le thème très romantique donne beaucoup de profondeur au propos. Alexandre Kantorow s'en empare et avance vers toujours plus de finesse interprétative. Son piano est extrêmement nuancé, toujours plein de couleurs variées et la puissance se mêle à la poésie de la plus belle manière. Le **Sinfonia Varsovia** dans les divers solos est très impliqué et offre de beaux moments chambristes au pianiste. Le chef ouzbèke **Aziz Shokhakimov** a une conception de l'orchestre particulière basée sur la puissance et même une certaine violence dans sa manière de diriger. Les effets orchestraux sont toujours tirés vers le spectaculaire. Il n'est pas du tout certain que c'est le partenaire le plus à même de dialoguer avec le piano si

sensible de Kantorow. Dans les forte orchestraux un peu brutaux Alexandre Kantorow tient le choc sans siller mais finalement pourquoi tant de bruit ? La musique de Rachmaninov en sort-t-elle grandie ?

Kantorow / Gouin / Malofeev pour une intégrale des concertos de Rachmaninov … contrastée et toujours virtuose !

La cadence du premier mouvement permet au tempérament romantique et poétique de Kantorow de s'épanouir enfin. Le deuxième mouvement est le plus réussi, l'orchestre plus subtil dialogue amicalement avec le pianiste rasséréné. C'est très beau de sentir le pianiste heureux et autorisé à nuancer finement, de phraser délicatement et de colorer subtilement son piano. Il chante à cœur ouvert et l'orchestre lui répond. Le final reprend un ton martial du côté de l'orchestre et le pianiste se raidit un peu. La virtuosité explose de toute part. C'est très brillant. Puis la partie centrale s'apaise et la course poursuite finale est jubilatoire. Le public exulte et fête Alexandre Kantorow en prince du piano. Un public aussi enthousiaste dans une salle archi pleine en est le signe. Deux bis vont enchanter le public une valse triste de Vecsey arrangée par Cziffra, pour un moment très romantiquement échevelé et de Mompou la chanson et danse n°6 d'une délicate mélancolie.

Le lendemain c'est **Nathanaël Gouin** qui s'empare des variations rhapsodiques sur un thème de Paganini. On peut dire que c'est le dernier concerto de Rachmaninov. Le pianiste français progresse régulièrement et sa carrière internationale s'intensifie. Ses derniers enregistrements sont plébiscités. De Rachmaninov il a enregistré le premier concerto et les variations Paganini. Il propose donc au public une version murie par des recherches approfondies. Son jeu est analytique,

très pur et sa lecture éclaire d'un jour intéressant la vaste partition. La virtuosité ne le met pas en difficulté et une poésie distanciée va bien à cette musique. Le hiatus vient de la direction du chef qui reste dans sa vision de recherche de puissance dès qu'il le peut. Le soliste et le chef restent chacun sur leur planète et ne se rencontrent pas. Les solistes de l'orchestre eux arrivent dans les moments solos à partager la musique avec Nathanaël Gouin. Le beau piano pur et analytique de Nathanaël Gouin trouvera avec un chef plus délicat à approfondir son propos particulièrement intéressant. Dans deux bis intelligents il ravit le public par ce même jeu très élégant. D'abord une paraphrase virtuose de sa main de l'air de Nadir des Pécheurs de Perles de Bizet. Puis un prélude de Rachmaninov très lyrique.



Le deuxième concerto de Rachmaninov est un tube qui se retrouve partout au cinéma et dans les publicités. Cela n'enlève rien à sa beauté intrinsèque toujours révélée dans chaque nouvelle interprétation. Ce soir le jeune **Alexander Malofeev** du haut de ses 22 ans va affronter le monument pianistique ! Ce jeune pianiste russe est en fait un colosse dès qu'il touche un piano. Le début mythique du concerto repose sur un savant crescendo des accords du pianiste. Ce jeune homme semble pouvoir faire un crescendo infini et l'orchestre n'arrivera pas à le faire disparaitre dans son fortissimo, même si Aziz Shokhakimov s'y emploie avec application ! Le reste du concerto sera grandiose, le pianiste russe a des moyens colossaux et au jeu du plus fort le chef perd sans jamais arriver à le couvrir, le combat bon enfant est tout de même assez terrifiant par instants. Heureusement le mouvement lent magique permettra un rêve de paix et de pure beauté. Le piano de Malofeev est incroyablement large et le son est plein y

compris dans les pianissimi, c'est un piano de première grandeur. Les longues phrases se déplient lyriques et pleines, les nuances sont incroyablement creusées. La virtuosité est sidérante, la solidité rythmique quasi surhumaine. Avec l'expérience de rencontres musicales au sommet, qu'il mérite de faire, ce jeune artiste va devenir un des plus grands pianistes de sa génération.

Lors des bis et c'est un signe les musiciens du Varsovia restent sans bouger comme ils l'avaient fait pour Kantorow. Ces deux bis sont aussi spectaculaires que la prestation dans le concerto. Une main gauche d'acier exulte dans le prélude pour la main gauche de Scriabine puis dans une toccata absolument diabolique de Prokofiev le jeu staccato et roboratif d'Alexander Malofeev fait merveille.

En deux soirs nous avons bénéficié de trois concertos avec des pianistes aux personnalités très différents, la Roque propose des moments pianistiques vraiment très stimulants ! Coté chef c'est autre chose …

_____

CRITIQUE, concerts. LA ROQUE D'ANTHERON, Parc du Château Florans les 7 et 8 août 2023. Intégrale des concertos pour piano de Rachmaninov soirées 1 et 2. **SERGUEÏ RACHMANINOV** (1873-1943) ; Concerto pour piano n°1 en fa dièse mineur op.1 ; Concerto pour piano n°2 en ut mineur op.18 ; Rhapsodie sur un thème de Paganini op. 42 ; Grazyna Bacewicz (1909-1969) : Ouverture pour orchestre symphonique ; Nicola Rimski-Korsakov (1844-1908) : Shéhérazade suite symphonique op.35 ; **Alexandre Kantorow, Nathanaël Gouin** et **Alexander Malofeev** : piano ; Sinfonia Vasovia ; Aziz Shokhakimov, direction. Photos : DR – Photo grand format : Alexander

Malofeev et Aziz Shokhakimov © Valentine Chauvin 2023